

contrairement à la première que Musil qualifiait de « naïve » en pensant par exemple à l'écrivain, bêtise ainsi commise et considérée comme le propre d'un "artiste authentique" selon une antique association entre le poète et l'idiot (peut-être à cause de l'idiosyncrasie qui caractérise cette sorte de rêveur) ; dans ce cas, la cause peut en être une sorte de doute concernant l'orientation dans la vie c'est-à-dire une sorte de mécompréhension ou d'incompréhension temporaire des choses et des êtres : bêtise commise, passagère, contrairement à la bêtise au sens fort qu'est la débilité, laquelle est cruelle et, selon le mot de Musil, "sadique".

Cela dit et parce que ce n'était pas son objet, le point de vue musilien laisse en suspens une interrogation sur la débilité qui porte sur sa curieuse manière d'appréhender le monde à l'encontre du tout courant, à l'opposé de la clarté qui dessille les yeux après l'entrevue d'un gris morne, couleur baveuse de la sidération en passe d'envelopper sa victime d'une opacité métallique et qui s'estompe quand la réaction a enfin lieu. Un point de vue sur la débilité tient d'une curiosité regardant une monstruosité tel un objet d'étude dans un cabinet fait pour, envisageant une étrange incapacité à faire preuve d'une once d'intelligence, monstration d'une imperfection criante, défaut irrémédiable voire congénital : tare réelle, aller sans retour, direct.

Pier Paolo Pasolini parlait à raison de « Porcherie » en montrant l'auto-annulation à laquelle mène une inaptitude à penser et à agir comme il faut, impouvoir à faire du bien, à conduire un jugement et un raisonnement, ce qui revient à un immoralisme ou même à un amoralisme fatal, maladie d'une conscience détraquée, le contraire de cette « grande santé » qu'invoquait Nietzsche mais que la pièce de théâtre pasolinienne (*Porcile*) plaçait sous l'autorité de Spinoza, figure de la Raison et de l'athéisme. En ce sens, le débile désigne celui qui croit dur comme fer : un imbécile parfait, définitif, la débilité ou la nullité.

Il y a bien sûr un autre effet de cette débilité qui trahit une grave déficience, une impossibilité d'écouter et de comprendre, de saisir et de se saisir d'une signification, de s'orienter mentalement, figure de la non-non-non ah non-philosophie à l'état brut. Dans ce cas qui n'a plus rien de sidérant, il s'agit de surdétermination du sens et d'ignorance ou d'inconscience allant jusqu'à imaginer que tout est ou fait sens : la débilité ou l'absence de doute, la certitude du béat-bêtas, cas d'impensé de la contingence, cas de l'individu pour qui n'existe pas d'indéterminé, d'indécidable, malgré un contrat langagier implicite qui règle et ordonne la vie commune. En ce sens, une stupidité aussi poussée n'effraie plus mais fait s'exclamer et s'esclaffer les autres³. Ainsi passé l'effet de sidération, c'est quasi le soulagement d'une situation retournée, réversibilité qui rembarre la débilité comme irréversibilité. Si cette dernière peut faire rire, c'est sous la forme de la dérision qui la montre avec roserie, effet méritoire du retour à l'envoyeur qui n'y voit que du feu, tournure satirique qui pointe un véritable sot, un qui n'est pas fini et ne le sera pas. La débilité ressemble vraiment à une maladie de la fin, à un retard ne pouvant être rattrapé, à une perte définitive⁴. Qu'il s'agisse de quelque chose d'inné ou d'acquis n'est pas la question, laquelle porte sur la perturbation concernant ce contrat de sociabilité et partant les conséquences d'un discours tenu par qui confond le sens et son intention avec la signification ; la débilité donc ou le royaume de la confusion, le règne des ténèbres : le noir complet, l'obscurité à jamais : rideau ! La débilité ou ce qui n'est plus à faire, ce qui ne peut être l'affaire de

3 Après la stupidité, la débilité ou l'après sidération, le trait d'esprit.

4 Pour une approche nosologique de la débilité, qu'on consulte l'article d' A. N. Williams, « "Of stupidity or folly" : Thomas Willis's perspective on mental retardation » (in *Paediatric Lessons from the past*, 2002). La position théorique de Willis (1621-1675), lequel enseignait la philosophie naturelle à Oxford, est neurologique (ce savant a inventé le terme de *neurologie*).

qui la constate et s'en tape. Et puis quoi encore ? Mais rien, rien rien. On ne rit avec pas un débile, forcément privé d'humour.

Un bestiaire de la débilité, un bestiaire supplémentaire à celui d'une bêtise plus ordinaire et en même temps complémentaire du premier, est une fois de plus utile pour cerner cette anomalie de l'impossible incarné ; il s'agit d'exemples ou de figures de lenteur mais pas que.

On imagine sans peine la vache devant le train qui passe, œil embué ou regard empêché ; effet nœud-nœud, neuf-neuf, teuf-teuf d'une carlingue viandée dans laquelle autant donner un coup de pied quand l'exaspération relaye la moquerie. On voit en effet une vache qui se prend le train puisqu'elle est incapable de le voir arriver, et c'est l'accident : immobilité de la Bête – la vache ! – face à la machine, rentre-dedans inévitable, à dégager : du comique de situation, interruption instantanée, arrêt net.

On imagine aussi le cochon, animal qui sue de partout, sans retenue, omnivore très sale qui mange sans rien apprécier, qui avale avec son groin souillé : aucun discernement de sa part, ni une reconnaissance pour cette bête à égorger. Le porc c'est le sujet qui se confond pitoyablement avec l'objet, le goret qui se salit tout autant qu'il salit. Chacun sait qu'on ne donne pas, surtout pas, de la confiture aux cochons ; que seraient-ils capables d'en faire ? Incapacité de digérer pour le débile, incapacité de comprendre ou d'assimiler pour cet animal franchement dégoûtant : débilité à qui et pour qui tout est bon, à commencer par les moyens.

Débilité : extériorité à tout sens commun, défi à toutes les catégories, impensable a priori qui n'enregistre aucune limite et contredit presque toute finitude, état de l'insensé qui retourne à la boue. « Porcherie » est bien le bon terme pour désigner à la fois un lieu et un état, état d'esprit et du corps : insanité, représentation en tout altérée d'un sujet fait moi, qui se croit (un groin qui groit), affection mentale et spirituelle, complète distorsion d'un rapport au monde, vulgarité au regard d'une humanité raisonnée. L'homme-cochon ? Un entêté radical, un forcené enregistré comme cas de décrochage automatisé. Le débile, c'est le Schröder de la fange.

La débilité se reconnaît à l'absence de honte, à un affaiblissement de la perception et à un dérèglement de la volonté : incongruité de mise, porosité des limites et notamment des facultés humaines (entendement, imagination, etc.) de sorte que sens et non-sens s'entre-pénètrent ; vu de l'extérieur, il n'y a que du non-sens et de l'absurde. Pour le débile, le réel paraît ne pas compter ou ne pas faire le poids, n'avoir aucune prise sur lui alors que lui en disposerait. Ainsi la débilité donne-t-elle de ses nouvelles sous la forme d'une hypertrophie incessante du moi, de son extension compulsive avec pour pendant une dénégation absolue de ce qui n'est pas lui, un moi sans non-moi corrélé ; aussi relève-t-elle d'un inqualifiable, de quelque chose qu'on ne peut que mimer, imiter, singer, contrefaire. La débilité est défection, même pas opposition à une petite perfection ; elle est défaut, manque de psychologie et privation de sens moral : vanité, laideur, obscénité.

Cochon le bourgeois, individu flaubertien d'une classe très moyenne, médiocre notoire, inculte noir : une comparaison définitionnelle qui inclut éléments de nature et de culture, qui vaut le recours à cette image du bestiaire – exemplifiée par la race porcine – pour se moquer d'une telle imbécilité. Alain Roger relevait non sans malice que « la Bible et la bourgeoisie ont en commun une même exégèse » ; alors qu'il commentait le texte consacré ou supposé tel, il dénonçait l'abus généralisé du vieux principe tautologique : A=A. Tel est cet usage excessif, poursuivait-il, du principe d'identité que sous-entend un fier étalage de soi, un affichage du Je comme si Je, c'est-à-dire Moi tant qu'à faire – et c'est la grande affaire du débile, la grosse affaire du porc – était Dieu ou le grand maître. C'est en

l'occurrence, et en conséquence, le cas d'une ignorance de la contingence et d'un déni du hasard pour l'illusion d'un savoir toujours supposé, la représentation d'un fatalisme – en réalité une nécessité intérieure que signe la débilité comme inconscience de soi –, un fatalisme mortel qui est aussi une profonde réticence à penser en dehors des habituelles catégories en même temps qu'une incapacité à les comprendre pour les dépasser ou les transgresser, quelque chose de paradoxalement consubstantiel à la raison : échec total de la pensée.

Le triomphe imaginaire de l'Un (tout le reste ne compte pas, comme effacé ou annulé) chez le débile tient à la reconnaissance d'un seul modèle ou standard, norme de l'un et que de l'un, ce un qui exclut par principe et quoi qu'il arrive. Sur ce point, on peut prendre comme troisième figure de notre bestiaire un animal typiquement grégaire : le mouton, « le sot mouton », « le blanc mouton », la bête panurgienne, le sacrifié qui le mérite. L'expression anglaise, que rappelle Avital Ronell, « faire son Abraham » (*to sham Abraham*) dit ce cas d'obéissance inconditionnelle ou de stricte obéissance – le pauvre petit agneau – ; elle signifie la stupidité même, emprisonnement mental relevant de la camisole de force, archi-violence qui revendique et attend d'autrui un même comportement en toute situation : le moumoutonton (toutou aussi) trompé. Au plan épistémologique comme au plan existentiel, c'est le truisme qui vaut règle ou règlement pour la débilité, la trivialité relevant du jugement analytique c'est-à-dire qui n'apprend rien (si tant est que l'imbécile comprenne même les définitions des termes qui le forment), absence de contenu ou de fond, invention principielle, rechignement par incapacité de produire une idée neuve ou nouvelle. Et c'est précisément la tautologie – répétition – qui exemplifie dans le cas qui nous occupe, mais plus pour longtemps, ce type de jugement – un mouton c'est un mouton – dans la mesure où il induit une image toute faite, association donc toute trouvée avec la figure du porc.

Sous la plume pasolinienne, l'image de la porcherie dénonce le monstre ou la dégueulasserie d'un système identitaire c'est-à-dire haineux car exclusif et excluant, système à l'intérieur duquel ne vaut que l'unique principe de la tautologie, une faute majeure, un manquement entier, une défaillance du raisonnement – crétinisme de l'évidence qu'on ne peut que dégager, congédier serait trop poli dans ce cas d'indignité – et, cela va de soi pour les rieurs en dépit d'un drôle de cas, forme avérée d'autoritarisme, grand enfermement d'un esprit sécuritaire qui se croit autorisé et se fait public, égotisme géant proportionnel à la petitesse d'un mauvais profil.

Gros délire vertige d'un penser qui n'en est pas, esprit malade, nigaud qui ne s'entend qu'avec des semblables du même tonneau. Parce que la débilité équivaut à une forme de chaos mental, elle est incapacité de créer, mentalité de qui ne peut s'ouvrir, innover : tournis ininterrompu, réclusion mentale à perpète. Gros délire eh ! Gros débile !

Si, pour reprendre à Gilles Deleuze et à Félix Guattari, concevoir c'est d'une part sentir à l'intérieur de limites ou selon des lignes à définir ou à éprouver, et si, d'autre part, le concept est fait de variations et défie « un état chaotique par excellence », alors la débilité est ignorance du changement et des possibilités, donc du devenir ; en ce sens, elle définit un espace mental étriqué autant que circulaire. De plus, si « le sujet-cerveau » est ce que les auteurs de *Capitalisme et schizophrénie* appellent « âme ou force », alors la débilité peut se définir à la fois comme cas psychologique et situation logique qui valent pour l'individu impropre à penser c'est-à-dire à produire les nécessaires connections et réaliser les intégrations mentales, caractéristique-type d'un cerveau endommagé. Nous avons ainsi affaire à un cas d'adaptation ratée pour un vantard débranché de toute expérience temporelle, à un gugusse finalement dépourvu d'esprit puisque le cerveau (parce qu'il est corps) est aussi esprit selon les deux auteurs de *Qu'est-ce que la Philosophie ?*

La débilité est bien assumption du néant, du rrrrien ; pas de lutte possible contre le chaos, aucune chance d'en venir à bout, enchaînement à l'opinion et audace à toute épreuve. À ce sujet, qu'on pense à cette déclaration du pacifique et pacifiste Bertrand Russell dont les travaux sur le langage méritent une relecture : « Je n'ai pas l'audace d'être dogmatique ». La débilité ne connaît d'autre relation qu'à elle-même sans le savoir, cas d'esprit déraillé, d'individu seul et égaré car n'entendant rien à vie, ne comprenant rien mais rien de rien, un cerveau quasi trépané : débilité du benêt, indifférence forcée, insignifiance.

Pour mieux comprendre ce cas d'imbécilité qu'est la débilité, il vaut la peine de poser la question du rapport ou du non-rapport entretenu par ce triste sujet avec le monde. Pour ce faire, on ne peut pas distinguer, comme le faisait Bergson dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, un « moi profond », moi intime avec ses courants de conscience, et un « moi superficiel », moi social avec son souci de la conformité ; cette distinction suppose qu'un réel ou authentique moi (qui n'est pourtant qu'image ou projection, de quoi peu importe) existe indépendamment de la société et de ses assises (éducation, idéologie, et ainsi de suite) contrairement à un autre moi qui ne serait que production sociale. On ne peut soutenir une telle distinction parce que le moi, ego (je, sujet réfléchi ou fixé), n'est pas la personnalité (subjectivité, flux) – comme si profondeur et surface s'excluaient mutuellement sans qu'on tienne compte des circonstances ou aléas d'une vie – et parce que la personnalité peut se concilier avec une imperceptibilité dans la mesure où l'être n'est pas exclusif du devenir, où être c'est aussi devenir. Le double moi bergsonien suppose également qu'on distingue entre l'apparence –plutôt que l'apparaître – d'un moi faux en raison des codes et des normes auxquels il peut même être lié pour le pire (cas de conformisme, panurgisme sous diverses formes) et une sorte d'arrière-fond ou d'arrière-monde voire d'arrière-scène où tout serait possible et permis, preuve de débilité c'est-à-dire d'irréalisation.

À cette distinction bergsonienne et conservatrice qui ne tient pas, on opposera la conception deleuzo-guattarienne en prise avec la société d'un capitalisme avancé (société où la reconnaissance se fait sur fond de compétition, cette concurrence qui ne saurait produire que de la nullité selon les auteurs de *Capitalisme et schizophrénie*) qui produit une disjonction conjoncturelle que Deleuze et Guattari ont appelé « schizophrénie » et dont on peut penser qu'elle est due à des circonstances fabriquées de survie au sein de ce système qu'est le marché en regard de quoi seul le moi social – celui de Bergson – est valorisé et flatté pour assurer une domination et décourager tout autre alternative, un moi féroce d'imbécilité, un sujet supposé fixe dont le débile serait le comble (un imbécile heureux peut-être, mais un débile heureux?) ou celle de l'insatisfaction chronique. Dans le cas qui nous occupe, cette autre philosophie permet de pointer comment une débilité structurelle (au-delà du distinguo nature-culture) est possible : un conditionnement économique-politique tel peut engendrer de la débilité massive c'est-à-dire induire un piètre état mental ou contraindre à une sorte de dégénérescence socialement accélérée (forme en quelque sorte de dénaturation si n'était pas ou plus cultivé un espace ou territoire donné qui pourrait relever par exemple de l'instinct, si on conserve le distinguo nature-culture) si ce qui est fait ou territorialisé ne se refaisait pas ou ne se reterritoriaisait pas. En tout cas, débilité et débilitation vont de pair selon cette philosophie qui ne sépare pas une subjectivité assujettie, le sujet d'un système politique qui l'inscrit socialement, l'informe et l'ordonne. De ce point de vue, la distinction non plus de deux moi (distinction caduque de la philosophie bergsonienne) mais celle du moi – figure du contour – et de la personnalité – figure de la ligne – (distinction pensable selon une philosophie deleuzienne) permet de penser l'énergie comme possibilité créatrice qu'exclut au contraire cette déficience ou privation de puissance qu'on appelle "débilité" et qui reste indissociable,

elle, de toute forme de pouvoir, soit une opposition entre ce qui est statique et ce qui est dynamique, entre imperfectibilité et perfectibilité. Est dès lors débile un espace mental indisponible, étranger à l'imprévu, fermé aux possibles, soit un état d'esprit borné à des réactions et incapable de singularité, état de clôture compromettant toute percée de nouveauté.

La débilité définie comme privation pose la question concernant moins ce qui relève du non-sens que de ce qui est dénué de sens. Dans son cas, reposer la question du langage permet de comprendre comment nous pensons, nous nous représentons les choses, comment nous les percevons... et comment ou sous quel « régime » ou mode nous vivons et les vivons. Une fausse représentation, une idée trompeuse, du langage dit quelque chose sur ce qu'on peut considérer comme relevant de la stricte débilité. Premièrement, une représentation animiste ou peut-être même autistique du langage implique l'existence d'un sens sans référence, une signification circulaire qui équivaut à de l'hermé[neu]tisme – système de l'interprétation – au regard de laquelle l'état de débilité serait comparable à celui proche d'un bocal ou d'une boîte de conserve où le débile, l'abruti et l'ahuri, ne peut rien reconnaître puisque, pour lui, il y aurait sens sans dénotation c'est-à-dire sans renvoi aux choses ou à un hors (de) soi, bref le débile d'un système où les mots renvoient aux mots c'est-à-dire un bon gros délire sans réflexion possible, tenable, qui passerait par une extériorité diverse valant correspondance. Deuxièmement, une telle représentation enferme dans une répétition infinie qui est synonyme de mêmeté et jamais de différence, donc une prison linguistique qui ne mène qu'à l'impasse et qui confond de fait sens et interprétation comme si chaque mot cachait un autre mot, un message, une intention cachée, comme s'il y avait toujours de l'implicite. De ce point de vue, le débile ne distinguerait – de toutes les façons, il ne distingue absolument rien – pas le langage (avec ses différents niveaux tels un langage primaire, secondaire etc.) de l'image (derechef par généralisation de l'un, selon une totalisation extrêmement violente), comme si le langage était une sorte de réflecteur. Si on la considère comme arsenal de barrières mentales, la débilité ne peut alors que désigner un être humain qui ne dit rien, qui ne fait que communiquer, qui n'échange donc pas, une sous-espèce d'humain qui parle sans dire quelque chose et qui n'a du reste rien à dire mais qui ne se tait pourtant pas. Même l'animal, qui n'est pas forcément bête ou dénué d'intelligence c'est-à-dire d'adaptabilité, n'est pas ni peut être débile, et ce parce qu'il n'est pas doté de cette puissance langagière complexe d'abstraction dont l'homme semble être le seul dépositaire. Si l'on veut augmenter notre bestiaire, on dira que le débile fait figure de perroquet : il répète à l'envi. Débilité ou verbiage, incapacité d'avancer ou de progresser. La débilité devient ainsi délire au sens où elle ne répond de rien, où elle est brouillage sémantique et même vacarme : gros délire, gros_bruit⁵. Pas de perplexité, aucune indétermination, que de l'évidence ou du non-questionnement pour le débile : cela va sans dire, hein crétin ? La débilité concerne certainement qui n'a pas son propre usage du langage ni même de la langue (sans qu'on en attende une totale maîtrise) dont il ne comprend aucun des usages ou des « jeux » pour reprendre une expression de Wittgenstein, comme si parler était répéter c'est-à-dire reproduire et non pas analyser ni penser, comme si le langage était un miroir du monde et que son usage ne répondait pas du sujet de l'énonciation, comme si ce dernier réfléchissait le monde au sens optique du mot c'est-à-dire comme s'il savait : délire oui, délire du monde. Cela explique pourquoi la débilité est politiquement dangereuse, inconscience de part en part, inhumaine, une toute-identification sous l'espèce d'une droite radicale, d'une extrême-droite dont on connaît les anciens et sempiternels slogans : « j'ai le pouvoir », « je sais tout », « je peux tout », « je suis partout » –, consécration du Un

5 Concernant le rapport qui existe parfois entre le bruit et l'énonciation, la philosophie de Bertrand Russell mériterait un examen approfondi.

de l'oppression, dénégation d'autrui, déni de toute différence (de volontés et de perceptions), le débile ou un Hitler à la manqué. La débilité ou un cas non pas désespéré mais perdu, la rigidité à toute épreuve, l'embarras à penser, l'impossibilité avérée de libérer l'esprit en produisant les énoncés qui conviennent pour chaque temps ; aussi le débile ignore-t-il toute *situation* linguistique ou contexte permettant de sortir du langage comme procédure codifiée mais pas comme convention sue. « Sens » est le mot qui convient pour dire une intention et plus qu'une intention, au-delà d'un sens avoué ou reconnu, d'un horizon ; ce mot tient justement compte de la complexité de l'échange en société avec ses rituels, ses interdits et ses normes, relations au quotidien qui obéissent bon gré mal gré à ce que Lacan a appelé la « loi sociale du malentendu ».

La philosophie russellienne du sens et de la vérité – une sorte de philosophie du sens commun enrichi – présente l'intérêt de s'opposer à une théorie du langage comme auto-référentiel c'est-à-dire à une théorie qui confine le sens à la phrase, qui réduit la vérité à la logique, à ce que Russell appelait « une conception syntaxique du langage ». Une telle représentation du langage comme monde fermé sur soi (la vérité comme cohérence, valant donc à l'intérieur d'un système donné et non lié au donné, non concerné par le donné ou l'empirie, ignorant toute causation par exemple), cette représentation erronée implique que le sens n'est qu'interprétation et multiplie ainsi les signes *ad infinitum*. Il y a plusieurs versions de cette représentation, par exemple la théorie que tout est texte (qu'il n'y aurait que du langage). De fait, l'idée d'interprétation (ou l'idéologie) suppose un monde caché derrière une phénoménalité-écran ; dans ce cas, il s'agit d'un délire interprétatif (une forme de redondance) qui présuppose que tout n'est que pouvoir (détention d'un sens) ou que tout est politique (conception fasciste de l'usage langagier). Pourtant, c'est la distinction que fait Bertrand Russell, ce qui est basique (ancrage dans l'expérience, référencé ou dénotatif) ne doit pas être confondu avec ce qui est interprétatif. Une proposition ou énoncé « basique » prend sa source dans la perception, à l'occasion, preuve de vérité en direction d'un énoncé singulier ou ancrage personnel – empirique et indémontrable –, une prémisse factuelle donc. Au contraire, l'interprétation relève du pur et simple appareil logique c'est-à-dire de ce qui ne requiert aucune donnée et tend nécessairement au délire. Or, la vérité dépend avant tout de la relation à l'occurrence ou au data. Russell l'appelait « attention requise » (*adequate care*), attention au moment (c'est-à-dire adéquation), une attention qui s'impose dans une situation donnée. Quand il écrivait que « "savoir" *pourrait* se définir comme 'agir de manière appropriée' », il mettait en avant la clarté nécessaire à la compréhension de toute possibilité et posait la question concernant les fondements ou raisons de la croyance. Selon cette conception épistémologique et pas seulement logique de la vérité, la débilité serait le nom de qui se trouve et se heurte à l'absence de limites c'est-à-dire de conditions ; suivons Russell dans son enquête, lequel relevait que « *le sens* [meaning] se limite à l'expérience, mais pas la *signification* [significance]. » Vouloir dire (*meaning*) c'est effectivement viser le donné, ce que ne comprend pas le débile qui parle sans que son intention ait une quelconque effectivité.

Soit le délire comme abyme avec la réalité, océan qui sépare des faits, de tout autre : gros écart, maximal, et gros délire, hors de toute expérience ordinaire, ratiocination ou raisonnement n'en finissant pas, en tout cas non-valide c'est-à-dire non conclusif. Le débile, ou le niais, le nieur, le chieur, celui que personne ne veut entendre, c'est l'ara, l'arrarrarara qui a avalé une boule et sur la cage duquel tout un chacun ne pense qu'à jeter une couverture. Le débile ou l'homme du *out*, du dysfonctionnement complet, l'homme au monde sans être dedans : hors sujet, hors tout.

Soit la définition kantienne du délire : la raison raisonnant toute seule, sans appui sensible, qui a quitté le sol de l'expérience (le délire comme vol perpétuel) c'est-à-dire la raison sans la sensibilité, sans l'intuition, l'imagination etc. Soit sa caractérisation deleuzienne et guattarienne : le délire est toujours collectif, une thèse à laquelle s'oppose fermement et sans surprise la psychiatrie comme instance de contrôle médical. Ronell considère à juste titre que la bêtise est une question aussi bien posée à la communauté qu'à l'individu, qui les concerne tous deux comme interdépendants. C'est dire qu'il existe des conditions (politique, sociale, religieuse, économique, et autres) qu'une contestation éclairée nomme "système" pour dénoncer la tentation ou la volonté d'emprise d'un pouvoir qui voudrait abêtir, affaiblir les individus ou appauvrir les citoyens. Le travail de Deleuze et de Guattari participe d'un tel désaccord et s'inscrit politiquement à l'encontre des tentatives de contrôle et de surveillance ; leur propos, et leur machine de guerre théorique : une personne ne délire pas seule ou par elle-même, d'elle-même, mais elle délire quand elle appartient sans relâche et sans condition à une communauté (tel le mouton blanc, un agneau qui s'ignore..., un bouffon aussi, un affreux, un guignol) et qu'elle en vient à délirer c'est-à-dire à se délier de la réalité qui, si on ne sait jamais vraiment ce qu'elle est, n'est en tout cas pas sa réalité, celle du soldat armé de son barda d'objets imaginaires ou de fantasmes à n'en plus finir. On comprend pourquoi les auteurs de *l'Anti-Œdipe* (premier volume de *Capitalisme et schizophrénie*) ont refusé, récusé la norme de l'identité, pourquoi ils ont rejeté un ordre identitaire et qu'ils ont proposé, entre autres avec leur *Mille-Plateaux* (second volume de *Capitalisme et schizophrénie*), le concept de transversalité qui implique une échappée (de fait – le système fuit, disaient-ils – comme de droit – débilite du pouvoir contre intelligence de la puissance) aux catégories identitaires (on y échappe parce qu'il n'y a jamais exacte correspondance, parfaite inscription dans un lieu sauf pour le débile) c'est-à-dire sans réduction d'un individu à sa classe, à son genre, etc., et qu'ils ont articulé ce concept à celui de déterritorialisation (forme de décodage et de non-inféodation au système d'appartenance). Le débile ne décode pas, il décalcomanise le code, il est non pas à sa place mais à la place qui lui est assignée ou réservée, se croyant autorisé alors même qu'il est improductivité ou inefficacité.

La débilite n'est que reproduction de codes, que codification, du qui tourne en rond, tournicote, tourneboussole. Le débile est un petit dans tous les sens, un insignifiant dans tous les sens, il ne comprend tellement pas ce qu'il dit qu'il en est réduit intellectuellement et culturellement à rien. A. Ronell pouvait ainsi parler de « décivilisation » à propos de l'imbécilité ; dans le cas de la débilite, forme la plus basse de l'imbécilité voire annonce de barbarie, c'est une violence faite à toute sémantique – bafouille, magouille et cafouille avec la langue – en même temps que négation des conventions grammaticales relevant du bavardage, voire du caquetage, du ratage, du ratatage. L'usage pervers – un mésusage – des règles renforce ou conforte un pouvoir institué, tout pouvoir institutionnel, qui tendrait à interdire toute expression ou revendication de subjectivité pour n'autoriser qu'un sujet produit par ses propres ou seules conventions à lui, un pouvoir qui appauvrirait en conséquence la connaissance du langage comme l'apprentissage de la langue (qu'on pense ou qu'on se souvienne à ce sujet, juste en regard, de la thèse barthésienne de la langue dénoncée comme fasciste c'est-à-dire comme ce qui produit du parlé et pas du parlant). Par définition, le pouvoir codifie c'est-à-dire qu'il ne s'exprime jamais directement ni clairement comme une manière d'obscurantisme délibéré avec ses icônes, emblèmes etc. C'est pourquoi toute révolte s'oppose aux codes en entreprenant la décodification c'est-à-dire en en démontant l'assentiment latent ou pas, la révolte comme sursaut, refus soudain, désobéissance aux usages (façons de faire, de parler, et ainsi de suite) et demandant ce que cela veut dire. Sens et production de sens : débilite ou non exercice de réflexion, pas de distanciation, d'improvisation possible, qu'un lexique à disposition ou des mots empruntés à

un stock qui semble une utilisation déguisée de termes officiels et obligatoires (du "politiquement correct"), à la mode du temps. La débilité est ridicule, à moins qu'elle soit délirante à grande échelle donc en très très mauvaise compagnie : démence, congé donné à tout esprit.

En définitive, la débilité est profonde solitude ou déphasage. Le débile ? Un débranché : des mots comme des sorts, de l'incantation, du grand bluff, de l'ordre de ce qui défait et ne fait pas, jamais, donc de la répétition sempiternelle et pas de la différence qui produit du changement. L'état mental du débile, déliré et délirant, est celui d'un fanatique vivant dans du contre-factuel, confondant exactitude avec vérité, cas d'un individu dépourvu non seulement d'esprit mais aussi de sens. Le débile c'est celui qui n'a pas de cerveau et qui s'imagine que les autres n'en ont pas ; dans l'ordre du système auquel il appartient jusqu'à ce que mort s'ensuive, il est un écervelé.

La débilité est bien le contraire de la maturité. Il suffirait de parler non seulement pour signifier mais aussi pour découvrir le vrai. Le débile ne comprend pas comment faire avec les mots et ne distingue plus entre la réalité et l'illusion, la réalité et le mensonge, etc. La débilité ou l'inconséquence : la consécration du non-être, le royaume du néant. Autant dire que la débilité est réelle pauvreté intérieure, une régression sans fin, une mauvaise et incurable disposition d'esprit, sans nul doute corrompu. Trop bête, vraiment. Dommages, et dommage !

Combien de temps des idées parviennent-elles à toucher ou à convaincre les esprits ordinaires qui ne sont pas débiles, les gens auxquels les institutions et leurs représentants ainsi que les divers pouvoirs qui en participent (médiatique par exemple) se gardent bien de leur dire ou apprendre ? Car le pouvoir est par définition conservateur, il veut perdurer ; il ne suffit pas de le conquérir, il faut le garder. Combien de temps, donc, faut-il pour que des idées gagnent l'entendement collectif ? Combien de temps faut-il pour qu'elles soient reçues ?

Quand la débilité s'avère même partagée par les instances de contrôle (de communication), ce sont de telles questions qui restent à l'ordre du jour. La débilité ou la force conservatrice, pas seulement d'inertie : d'entropisation.

Cécile Voisset
(22 avril 2019).

Et pour une suite à ce galop d'essai sur la débilité, la revue "Trahir" publie un développement et supplément intitulé : "Bête comme trente-six cochons", cf. <https://trahir.wordpress.com/2019/09/14/voisset-debilite/>

**

G. Deleuze & F. Guattari, *Capitalisme et schizophrénie* (deux tomes, 1972 & 1980), *Qu'est-ce que la philosophie ?* (1991)

R. Musil, « De la bêtise » ("Über die Dummheit". Vortrag auf Einladung des Österreichischen Werkbunds gehalten in Wien am 11 und wiederholt am 17 März 1937, in *Tagebücher, Aphorismen, Essays und Reden*, Rowohlt Verlag-Hamburg, 1955).

P. P. Pasolini, *Porcile* (1969)

A. Roger, *Bréviaire de la bêtise* (2008)

A. Ronell, *Stupidity* (2002)

B. Russell, *An Inquiry into Meaning and Truth* (1940)